

CHAPITRE I

UN GENTILHOMME LIVONIEN

Gustave de Rennenkampf
(1784-1869)

LE château de Helmet, où naquirent Alexandre de Rennenkampf et ses frères Gustave et Paul, et qui, en vertu de sa situation, pouvait être considéré jadis comme une forteresse, changea naturellement souvent d'aspect. Il avait été édifié par le maître de l'Ordre, Jurgen d'Eichstädt, en l'an 1265, et ses revenus se trouvèrent dès lors affectés à l'entretien de la table des maîtres de Ordre qui se succédèrent.

D'après une légende, lors de sa construction, une jeune fille y aurait été emmurée vivante.

En l'année 1502, les Russes assiégèrent vainement ce château, non sans avoir toutefois perdu leur chef, le prince Alexandre Obolenski. D'après Relch (p. 159), quinze cents Russes auraient péri dans ces inutiles assauts.

Lors de la cession de la Livonie au roi Sigismond de Pologne, ce dernier donna le château de Helmet — entre autres gages — à son beau-frère, le duc Jean de Finlande, jusqu'au paiement intégral de la dot qu'il lui avait promise.

Le comte Arce fut chargé de la direction de cet immense domaine livonien. Aussitôt il intrigua avec les Russes pour leur livrer, mais il paya sa trahison de sa tête, qui fut attachée à Riga.

Après la conquête de la Livonie par le roi Gustave-Adolphe, Helmet passa sous la domination suédoise.

En l'an 1658, les Polonais attaquèrent par surprise ce splendide château dont ils s'emparèrent, mais ils durent bientôt le restituer aux Suédois, auxquels néanmoins ils reprirent six jours plus tard, avec un renfort de cinquante hommes. Mais ils ne reprirent que des ruines ; le vaillant colonel suédois Glasenep défendit vaillamment la place, la garnison se laissa partiellement massacrer et sauta à la poudre tout le château.

Au XIX^e siècle, les ruines magnifiques de ce château ne subsistaient, impressionnantes et poétiques. Un poète leur consacra quelques vers romantiques dont voici la traduction :

*Ainsi, solitaire, sombre et triste,
La vieille forteresse est à bas
Et proclame : rien n'est durable
Ni paisible, sauf le tombeau.*

Au nombre des puissants châtelains de Helmet, on peut citer, sous le règne du roi Stéphane, les frères Stanislas et Pierre Nonhard.

En 1624, le roi Gustave-Adolphe l'attribua en fief, avec ses domaines de Lauenhof, Beckhof, Kerstenshof et Hummelshof, au conseiller royal et général d'armée Jacques de La Gardie, comte, seigneur balte d'origine française.

Son fils, le gouverneur général et premier conseiller de l'Empire Gabriel, comte de La Gardie, reçut, le 28 juillet 1665, droit d'allodialité sur ces domaines qu'il vendit, le 1^{er} août 1666, pour 24.500 thalers, au doyen de la Grande Confrérie de Riga, François de Dreyling.

Les héritiers de ce dernier se partagèrent l'héritage à deux reprises, d'abord le 14 avril 1678, puis le 14 juin 1718, après le décès de quelques-uns des héritiers.

Lors du premier partage, Hummelshof revint à ses filles Anna, mariée avec Hans Schwartz, et Catherine, épouse de l'assesseur Gaspard de Grave, pour 7.950 thalers, et Kerstenschof à sa fille Élisabeth, épouse de Gaspard de Ceumern.

Helmet, Lauenhof et Beckhof, qui, lors du premier partage, avaient été administrés en commun par plusieurs enfants de François de Dreyling, furent, lors du second partage, attribués de la manière suivante :

Lauenhof à son fils le conseiller Gaspard de Dreyling.

Beckhof aux héritiers de son fils Henri de Dreyling, décédé.

Helmet à sa fille Barbara, épouse du conseiller Georges I^{er} de Rennenkampf.

A la mort du conseiller Georges de Rennenkampf, les domaines de Helmet revinrent à son fils, Georges II, seigneur de Rennenkampf.

A la mort de celui-ci, en l'année 1742, Helmet passa à son fils aîné, le capitaine Charles-Georges, seigneur de Rennenkampf, lequel, en l'an 1752, le légua à son fils, Jacques-Jean, seigneur de Rennenkampf, lieutenant-colonel et maréchal de Livonie.

Jacques-Jean de Rennenkampf, rappelons-le, était le père d'Alexandre de Rennenkampf et de ses frères Gustave et Paul.

Les trois frères établirent un accord au sujet de ces domaines de Helmet. Cet accord est de l'année 1818 (29 mai, style russe). En 1841 (le 18 octobre, style russe), cet accord fut confirmé, et enregistré définitivement le 17 décembre 1843. Par cet accord, Gustave de Rennenkampf devenait seul seigneur de ces terres moyennant le paiement à ses frères d'une somme de 56.700 roubles-argent.

En 1866, Gustave de Rennenkampf vendit Helmet au député et chevalier Georges de Transehe, moyennant une somme de 250.000 roubles-argent et ces deux clauses : 12.400 roubles-argent de droits d'aliénation et une rente annuelle viagère de 3.500 roubles-argent. Cet accord du 4 août 1866 (style russe) fut officiellement enregistré le 18 novembre 1868 (même style), quelques mois avant la mort de Gustave de Rennenkampf, qui ne laissa aucune postérité.

* * *

Il ne saurait être question ici de retracer dans ses détails la vie exemplaire de cet homme exemplaire. Ces détails, on les trouvera dans l'ouvrage intitulé, lui aussi, *Un gentilhomme livonien*. Mais on peut évoquer à la suite des pages consacrées à la destinée de son frère aîné, Alexandre de Rennenkampf, les grandes étapes de cette existence de savant, de lettré, de gentilhomme campagnard, de voyageur, de magistrat, d'écrivain, d'historien, de soldat, de professeur, de légiste, de philanthrope, d'artiste, d'être humain entièrement dévoué à l'humanité, et d'une modestie sans réplique. Car, sous ce rapport, il dépassait même, et de beaucoup, son frère Alexandre.

Gustave de Rennenkampf — qui fut apparenté à l'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon I^{er}, puisque sa belle-sœur se nommait Ida de Bombelles et que le comte Charles de Bombelles devint le troisième époux de cette souveraine des Français — Gustave de Rennenkampf naquit donc au château de Helmet, le 2 ou le 3 septembre 1784 (style russe).

L'atmosphère européenne durant son enfance est la suivante. En 1780, Joseph II, chef du Saint-Empire romain germanique, est venu à Saint-Pétersbourg se concerter avec Catherine II, en vue de s'allier avec elle contre la Porte Ottomane. En 1783, la Russie a envahi la

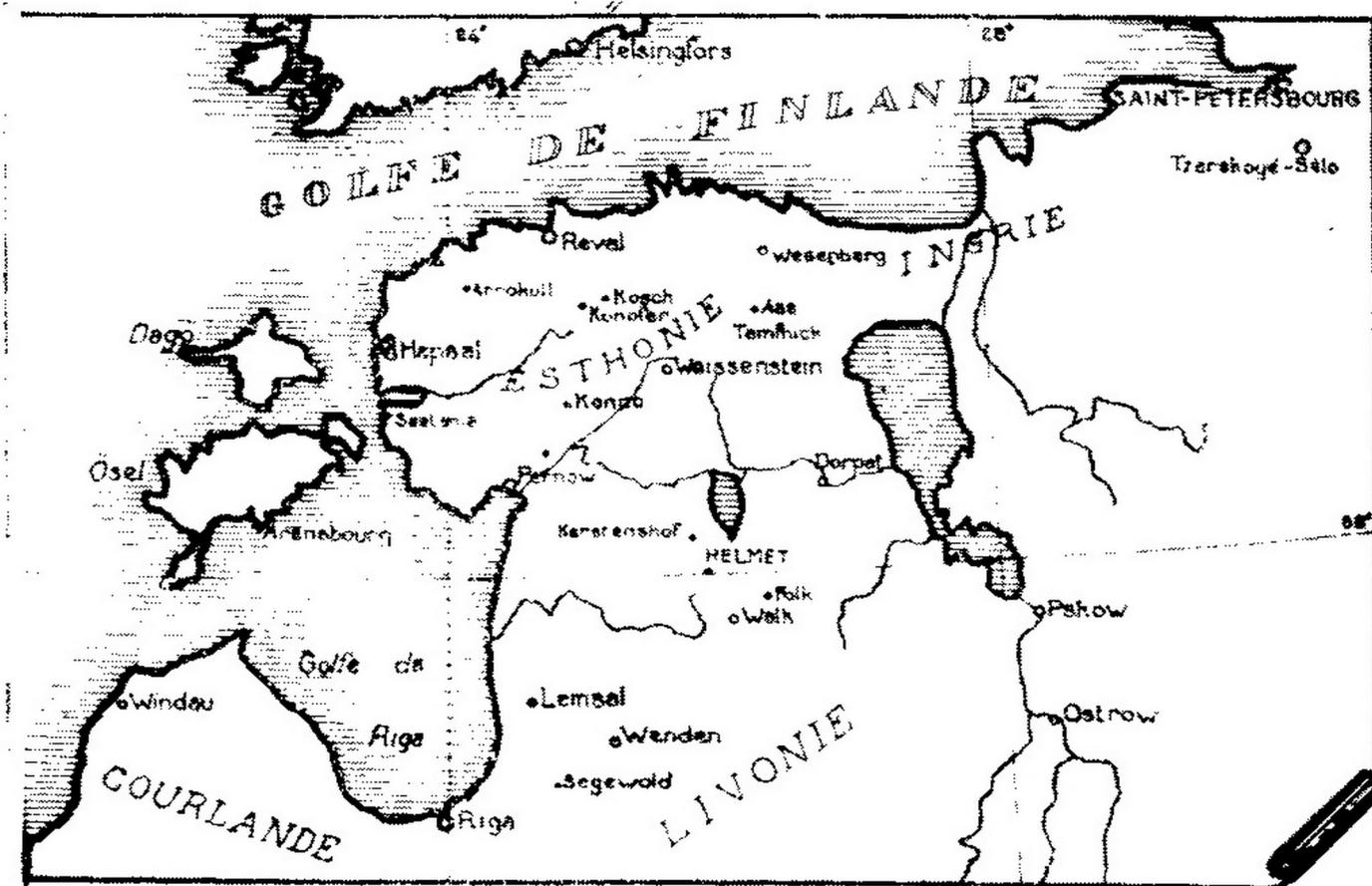
En 1866, Gustave de Rennenkampf vendit Helmet au député et chevalier Georges de Transehe, moyennant une somme de 250.000 roubles-argent et ces deux clauses : 12.400 roubles-argent de droits d'aliénation et une rente annuelle viagère de 3.500 roubles-argent. Cet accord du 4 août 1866 (style russe) fut officiellement enregistré le 18 novembre 1868 (même style), quelques mois avant la mort de Gustave de Rennenkampf, qui ne laissa aucune postérité.

* * *

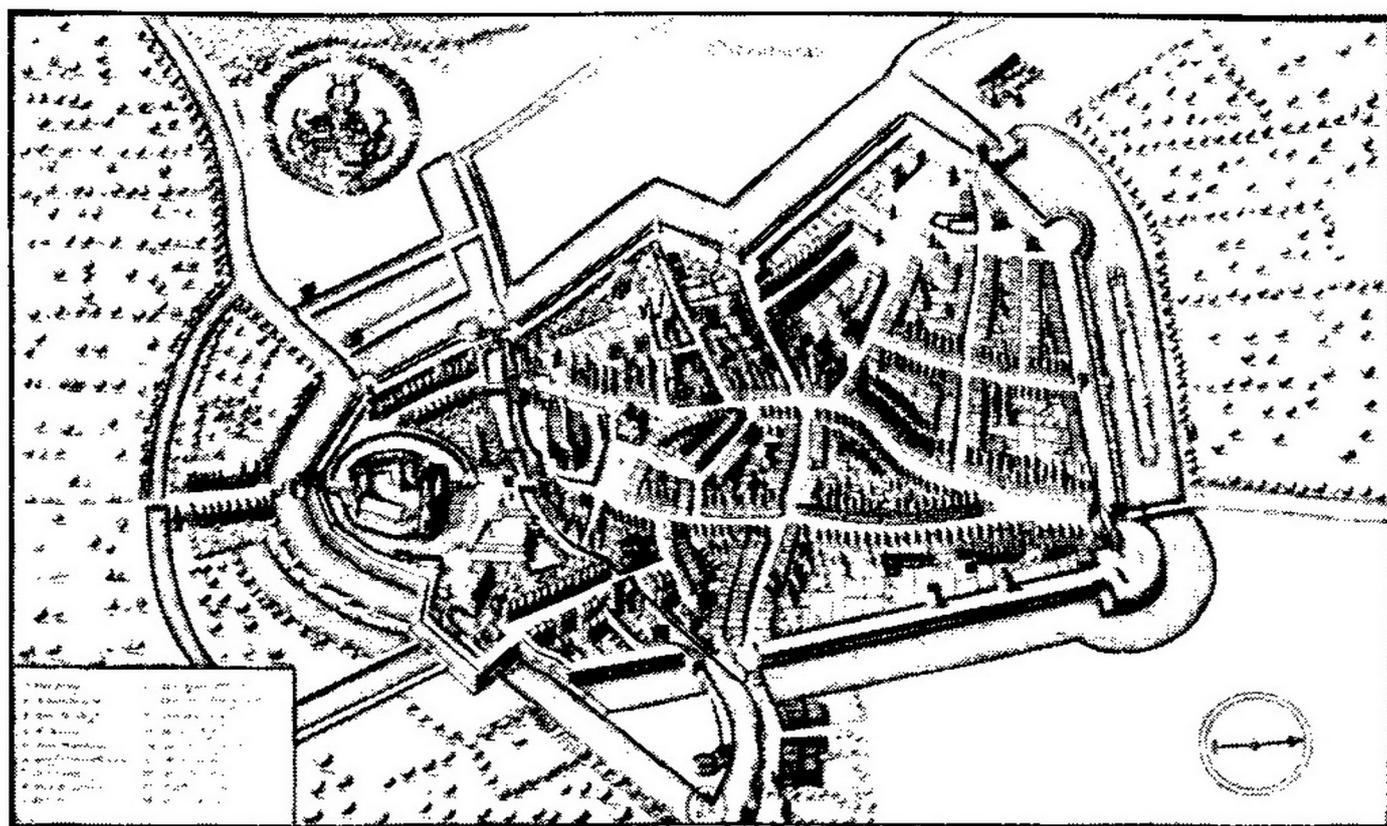
Il ne saurait être question ici de retracer dans ses détails la vie exemplaire de cet homme exemplaire. Ces détails, on les trouvera dans l'ouvrage intitulé, lui aussi, *Un gentilhomme livonien*. Mais on peut évoquer à la suite des pages consacrées à la destinée de son frère aîné, Alexandre de Rennenkampf, les grandes étapes de cette existence de savant, de lettré, de gentilhomme campagnard, de voyageur, de magistrat, d'écrivain, d'historien, de soldat, de professeur, de légiste, de philanthrope, d'artiste, d'être humain entièrement dévoué à l'humanité, et d'une modestie sans réplique. Car, sous ce rapport, il dépassait même, et de beaucoup, son frère Alexandre.

Gustave de Rennenkampf — qui fut apparenté à l'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon I^{er}, puisque sa sœur se nommait Ida de Bombelles et que le comte Charles de Bombelles devint le troisième époux de cette souveraine des Français — Gustave de Rennenkampf naquit donc au château de Helmet, le 2 ou le 3 septembre 1784 (style russe).

L'atmosphère européenne durant son enfance est la suivante. En 1780, Joseph II, chef du Saint-Empire romain germanique, est venu à Saint-Pétersbourg se concerter avec Catherine II, en vue de s'allier avec elle contre la Porte Ottomane. En 1783, la Russie a envahi la



Les Provinces Baltiques de la Russie



Vieux plan de la ville d'Oldenbourg

Crimée. En 1786, Frédéric le Grand meurt. En 1787, triomphe de Catherine la Grande ; voyage fastueux en Tauride et traité de commerce avec la France. En 1789, la Révolution française commence. En 1790, la Russie entre en guerre avec la Suède, mais conclut à Varéla la paix, à son avantage, et cette même année est marquée par la glorieuse et sanglante prise d'Otchakow. Enfin, en 1796, Catherine II meurt d'une attaque d'apoplexie.

Le 30 juin 1784, quelques mois avant la naissance de Gustave de Rennenkampf, était mort à Walk, à peu de distance de Helmet, et au cours d'un voyage, le maréchal et préfet François-Guillaume de Rennenkampf, l'un des hommes d'État les plus remarquables de l'ancienne Russie (1743-1784).

A Helmet, l'enfant pouvait voir la tombe de son grand-oncle, un autre François-Guillaume de Rennenkampf (1725-1772), qui avait été, dans sa jeunesse, lieutenant au service de la France.

De même, dans les salons du château de Helmet, il pouvait voir le portrait d'un autre de ses grands-oncles, le général Jean de Rennenkampf, adversaire de Frédéric II de Prusse. Et pour lui on évoquait la carrière de ce général russe, qui s'empara de Berlin en 1760, de concert avec le général Panine.

A 7 ans, le 12 octobre 1791, il perdit son grand-père, Jacques-Gustave, seigneur de Rennenkampf (frère du fameux général Jean de Rennenkampf), châtelain de Helmet, Kosch, Konofer, Grand-Ruhde, etc.

Enfin, le 20 juillet 1794, à 10 ans, il voit mourir son père, Jacques-Jean de Rennenkampf.

En 1797, il part avec son frère Alexandre pour Berlin, afin d'y étudier sous la direction de Fessler. Les jeunes gentilshommes russes partent ainsi étudier à l'étranger depuis Boris Godounow, tzar de Russie de 1598 à 1605, qui envoya le premier des jeunes Moscovites à Lubeck

(et aussi en Angleterre et en France) pour étudier les arts et les sciences de l'Europe Occidentale.

Pour le rappeler à propos, son ancêtre Joachim a étudié à Leyde (Pays-Bas), son arrière-grand-père, Georges, a étudié à Leipzig en 1709-1710, son grand-père et ses grands-oncles à Iéna, en 1734, 1736 et 1740.

En 1799, il est rappelé en Russie par un oukase de l'empereur Paul I^{er} défendant aux Russes de sortir de l'Empire et enjoignant aux voyageurs de regagner immédiatement la patrie.

Rentré en Russie, il fréquente, dès 1800, en compagnie de son frère Alexandre, les cours de l'École de la Cathédrale, à Riga.

L'année suivante, le 8 janvier 1801, meurt sa tante Christine-Élisabeth, née le 8 avril 1749, mariée le 5 août 1771 avec Gustave-Reinhold de Paykull, châtelain de Turpsal, qui mourra en 1815.

La même année, il entre à l'Université de Iouriew (Dorpat).

Les années ultérieures sont occupées par ses études de droit à Iouriew, et, le 13 octobre 1802 est marqué par le décès de son oncle Pierre-Reinhold, commandant de cavalerie, châtelain de Grand-Ruhde et de Tuttomaggi, qui, né le 29 août 1763, s'éteint à Rome où il se rendra lui-même dans peu de temps.

En 1804, reçu docteur en droit, il quitte l'Université de Iouriew, part pour Gotha, se présente au duc de Saxe-Gotha, allié de la Russie et apparenté au souverain russe, et prend du service dans sa petite armée. Il obtient de fréquentes et longues détentes dont il use pour continuer ses études dans les universités allemandes ; les plus proches de Gotha sont celles d'Iéna et de Leipzig, celle aussi de Göttingen où se trouve son frère Alexandre, et il voit Goethe à Weimar.

En 1805, il prend part à la bataille d'Austerlitz, et y reçoit une grave blessure.

En 1806, il reprend ses études. On ignore s'il participa à la bataille d'Iéna, mais il se battit à Eylau et à Friedland et, en dernier lieu, ayant été grièvement blessé à la tête, il quitta le service militaire, revêtu déjà du grade de lieutenant-colonel.

Nous sommes en 1807. Il a alors vingt-quatre ans.

1808 et 1809 sont pour lui de belles années. Il rejoint en Italie son frère Alexandre. Il vit à Florence, à Rome, à Naples. Il y tombe malade, comme nous l'apprend Caroline de Humboldt par une de ses lettres. A Rome, avec son frère, il rend de fréquentes visites au pape, fréquente les milieux diplomatiques et ceux des grands artistes européens.

En 1809, il part pour la France, passant par Gênes.

Le 28 juin 1809, meurt au château de Kosch son oncle Georges-Gustave, seigneur de Rennenkampf (1752-1809), châtelain de Kosch et de Konofer, qui avait servi dans le duché de Hesse-Cassel de 1770 à 1773. Il s'agit de l'ancêtre du fameux général russe Pavel Carlovitch de Rennenkampf (1854-1918), qui se signalera par sa conquête de la Mandchourie en 1900, ses victoires sur les Japonais en 1904-1905 et sur les Allemands, en Prusse-Orientale, en 1914. (Cf. *Épopée russe*.)

* * *

A partir de 1809, une nouvelle phase de cette vie commence. A Paris, après avoir vécu l'existence de son frère Alexandre parmi la Cour, les salons diplomatiques, les milieux savants et lettrés, Gustave de Rennenkampf reprend sa liberté.

C'est pour voyager, visiter la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Laponie.

Il revient ensuite en Danemark, et c'est pour y épouser Antoinette-Ernestine-Auguste de Brun, qu'il a connue en Italie.

Sa fiancée est la fille de la célèbre femme de lettres

Frédérica de Brun et de Jean-Christian-Constantin de Brun, homme d'Etat danois (1746-1836) qui parviendra au faite des honneurs et qui jouit d'une fortune immense. Son palais, qu'il habite durant l'hiver, est réputé pour son luxe, son goût et les artistes qui s'y réunissent autant que pour la musique qu'on y vient entendre. En été, il coule ses jours dans son château de Frédérikstal.

La sœur de sa fiancée, Ida (Adélaïde-Caroline-Jeanne), épousera bientôt le comte Louis-Philippe de Bombelles (1780-1843), frère du troisième mari de l'impératrice Marie-Louise.

Outre ce monde de diplomates, gens de cour et émigrés, Gustave de Rennenkampf rencontre Frédéric Munter, frère de sa belle-mère.

Frédéric Munter est un orientaliste et un archéologue de grande valeur (1761-1830). Il a séjourné trois ans en Italie. Grâce aux encouragements du cardinal Borgia, il y publia, en 1786, une traduction en langue copte du livre de Daniel, et ce fut lui qui découvrit, dans la Bibliothèque Corsini, le livre contenant le statut de l'Ordre des Templiers. Il le publia à Berlin, en 1794. On lui doit une relation de son voyage en Italie qui prit place dans *Eftesretninger om begge Sicilerne, samlede paa en Reise i disse Lande* (Copenhague, 1788-1790), deux volumes traduits en allemand et dans plusieurs autres langues dès 1790. Il devint professeur de théologie à l'Université de Copenhague au cours de cette même année, et évêque de Seeland en 1808. Il prit une part considérable et très active à la révision de la traduction ecclésiastique ordonnée par le roi de Danemark Frédéric VI. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : *Manuel de l'histoire des dogmes* (1801), *Histoire de la Réforme danoise* (1802), *La Religion des Carthaginois* (1816), *Histoire de l'introduction du christianisme dans le Danemark et la Norvège* (1823-1832) et *Les Symboles et les œuvres d'art des anciens chrétiens* (1825).

Ce fut l'évêque Frédéric Munter, oncle de la mariée, qui prononça le discours nuptial, lorsque, le 11 octobre 1811, Gustave-Regnault-Grøeges, seigneur de Rennenkampf, épousa Auguste-Ernestine-Antoinette de Brun. Le discours fut d'ailleurs imprimé par l'imprimerie royale.

Mais il existait un souvenir impressionnant dans la famille Munter-Brun. Le père de l'évêque Frédéric Munter et de la femme de lettres Frédérica de Brun, mort à Copenhague quelques années auparavant, le 5 octobre 1793, avait été un prédicateur et un poète. Premier prédicateur de Saint-Pierre à Copenhague, on connaissait de lui ses *Conférences sur les discours de Jésus d'après les quatre évangélistes* et ses *Cantiques spirituels*. Mais surtout, on le connaissait personnellement pour le grand rôle qu'il joua, en 1772, quand il se chargea de ramener au christianisme et de conduire à l'échafaud l'infortuné comte de Struensée. Mission émouvante et grandiose, en raison même de la personnalité de Struensée, victime des intrigues de Rantzau et de la lâcheté de son souverain. Balthazar Munter publia la même année un récit de la conversion de Struensée, et sa célébrité s'en accrut.

* * *

Après un séjour au Danemark, Gustave de Rennenkampf rentra en Russie pour reprendre la direction de ses domaines de Livonie, et s'installa dans son château de Helmet, avec sa jeune femme.

Dès son retour, il fut élu juge du diocèse de Helmet et conserva cette fonction purement honorifique mais absorbante jusque et y compris l'année 1817.

Fin mars 1818, il reçoit son frère Alexandre, qui arrive d'Oldenbourg, via Lubeck et Riga.

En mai, il achève son important ouvrage *Remarques sur le servage en Livonie et son abolition*. Imprimé à Copenhague en 1818, chez l'éditeur Thieleschen, dédié « à la haute et

hautement née chevalerie du duché de Livonie », ce volume copieux et profond est un manifeste sans réplique qui classe son auteur parmi les êtres redoutables par leurs opinions trop avancées. Il fait figure de précurseur en Russie, et désormais un monde d'ennemis l'entourne.

Mais il n'abandonne pas sa tâche. Il entend obtenir la libération des serfs, et force est bien de l'admettre à participer aux assemblées de la Diète relatives à la discussion des grands problèmes qu'il a soulevés. Ensuite, on l'élit membre de la « commission pour la mise en vigueur des nouveaux décrets relatifs à la paysannerie », et il agit vigoureusement jusqu'en 1827.

Parallèlement, en 1820, il publie à Iouriew (Dorpat), chez J.-E. Schunmann, imprimeur de l'Université, son ouvrage intitulé *Sur la proche libération des Esthoniens et des Lettons*. Il a fait approuver son travail par la commission qu'il anime et obtenu le visa de la censure, le 6 mars 1820 ; le censeur étant le conseiller de collège et chevalier Gustave Ewers.

Le 17 mai 1822 meurt le duc de Saxe-Gotha, auprès duquel il a vécu plus de quinze ans auparavant.

En 1825, vers le milieu de l'année, il écrit son étude *Sur les baux des fermes d'après la valeur du thaler, ou leur exploitation avec ses propres valets*. Il fait alors précéder son nom du grade de lieutenant-colonel. L'étude paraît en tête de la revue *Jahrbücher der Landwirthschaft* éditée à Iouriew (Dorpat) chez Schunmann, pour le compte de la Société d'Économie de Livonie. Le visa est donné par le conseiller de cour et professeur d'Engelhardt, à Iouriew, le 4 novembre 1825.

Également au cours de la même année, il donne au périodique *Öcongemeinütz. Beil. z. Ostsee-Prov. Bl.* deux fortes études sur les mérinos.

L'année suivante (1826), l'empereur Nicolas I^{er} le fait chevalier de l'Ordre de Saint-Wladimir et le nomme asses-

seur de collègue, grade de la hiérarchie civile qui le diminue plutôt qu'il ne l'élève, puisqu'il est inférieur à celui de lieutenant-colonel que lui a reconnu le gouvernement impérial russe.

Il écrit et insère dans différentes revues sociales et économiques de nombreuses études, et parfois polémique.

En 1827, il est élu conseiller du comité directeur du Système de Crédit de Livonie. Ses fonctions dureront jusqu'en 1836.

Le mardi 16/28 juillet 1829, dans son N^o 85, le *Journal de Saint-Petersbourg* annonce que le colonel de Rennenkampf a reçu une « grande médaille d'or » pour ses cotons filés.

Il rencontre à Saint-Petersbourg son frère Paul, le général, qui conduit l'ambassade du prince royal de Perse, Khozrew Mirza.

Il rencontre aussi à Saint-Petersbourg son frère Alexandre, venu annoncer à l'empereur Nicolas I^{er} la mort d'un prince d'Oldenbourg.

Auparavant, il a appris la mort de son amie Caroline de Humboldt. Il s'entretient enfin avec Alexandre de Humboldt, avant son grand voyage dans l'Oural.

Le 9 avril 1830 meurt à Seeland, au Danemark, l'oncle Frédéric, l'évêque qui a béni son mariage.

La révolte polonaise éclate en 1831. Son frère Paul quitte aussitôt la Livonie pour prendre part aux opérations militaires. Et en 1832, il assiste au mariage de ce vaillant frère.

Le 6/18 décembre 1834, il fait une communication à la Société d'Histoire et d'Archéologie des provinces baltes dont il est membre. (Il appartient à de nombreuses sociétés savantes, tant en Russie qu'à l'étranger, et au Danemark en particulier.) Son travail s'intitule : *Sur les antiquités nordiques et particulièrement celles de Livonie avant l'ère chrétienne*. L'académie en question publiera cette communication en 1840, dans un recueil de documents.

Le 25 mars 1835 meurt sa belle-mère, Frédérica de Brun, à Copenhague, et le 19 février suivant son beau-père, l'homme d'État danois Constantin de Brun.

Le 11 mars et le 13 mai 1836 (style russe), aux quinzième et seizième séances de la Société d'Histoire et d'Archéologie, il fait acte de présence, et, au moins le 11 mars, y produit une nouvelle étude.

Dans l'*Inland*, le 4 novembre, il publie son *Exposé sur les antiquités de notre province de la mer Baltique*, et en profite pour riposter à un article du Dr Klemm, bibliothécaire du royaume de Saxe, à Dresde.

Le 2 avril 1837 meurt à Oldenbourg sa belle-sœur Caroline, femme d'Alexandre de Rennenkampf. Il calcule que la défunte n'a vécu que trente-sept ans neuf mois et vingt et un jours.

Il publie un ouvrage important, à Iouriew : *Présentation de la Constitution de la Société de Crédit livonien, selon les dispositions des règlements de crédit de 1802 et les décisions des assemblées générales*.

Il est élu député du cercle de Pernow-Fellin. Son grand-oncle, le général Jean de Rennenkampf, avait aussi représenté cette circonscription.

En 1838, dans l'*Inland*, N° 36, il publie une nouvelle étude. Et le 8 août meurt son cousin germain Jacques-Jean-Georges, seigneur de Rennenkampf (1782-1838), grand-père du célèbre général russe Pavel Carlovitch de Rennenkampf (1854-1918), le vainqueur de Gumbinnen.

Deux ans plus tard, la Société d'Histoire et d'Archéologie publie un recueil : *Documents sur l'histoire de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande*. Ce recueil, édité simultanément à Riga et à Leipzig, contient une étude de Gustave de Rennenkampf.

Deux autres années plus tard, le 12 mars 1842, meurt son cousin germain André-Pierre-Frédéric de Rennenkampf (1788-1842), châtelain de Kosch et de Sastama, lieutenant de l'armée impériale russe, puis magistrat.

En 1843, à Oldenbourg, résidence de son frère Alexandre, il publie un ouvrage à portée sociale : *Sur une partie essentielle de l'administration pénitentiaire, d'après des lettres privées.*

Un an après, le 12 mars 1844, sa mère, Élisabeth-Dorothée de Rennenkampf de Gersdorff, s'éteint à Oldenbourg, à près de quatre-vingt-cinq ans, l'âge auquel lui-même mourra.

Le 14 avril suivant, la mort emporte sa nièce Auguste-Pauline-Louise (née le 10 janvier 1822 et fiancée au baron Grote), à Oldenbourg.

Le 25 septembre (style russe), la Diète de Livonie le réélit député du cercle de Pernow-Fellin, en même temps que Pierre de Sivers et Alexandre de Dittmar.

Dans l'*Inland*, le 14 novembre, paraît un éditorial intitulé : *Sur une partie essentielle de l'administration pénitentiaire.* Il s'agit d'un compte rendu et de commentaires consacrés à son ouvrage publié l'année précédente à Oldenbourg. L'éditorial est dû au Dr Walter, pasteur à Wolmar, en Livonie, non loin de Helmet.

Le 23 et le 30 janvier 1845, l'*Inland* dans ses premières pages publie une longue étude de Gustave de Rennenkampf, sous le titre de *Mises au point.* Puis, le 17 juillet, un article intitulé *Encore quelques mots sur l'administration pénitentiaire.*

Et le 28 août (style russe), il a la douleur de perdre sa femme, qui meurt à Helmet après trente-quatre années de mariage.

* * *

En 1847, la Diète l'élit préfet du district esthonien de Livonie, mais l'élection n'est pas ratifiée par l'Empereur. Les causes en sont multiples : son frère Paul, le général, se trouve en disgrâce depuis un an ou deux ; son parent Alexandre-Reinhold de Rennenkampf (1787-1869) est préfet de l'autre district de Livonie depuis 1835 et le

demeurera jusqu'en 1856 ; enfin on redoute toujours ses opinions avancées.

En 1848, le 5/17 septembre, meurt, victime du choléra, son cousin Charles-Frédéric Pavlovitch de Rennenkampf, général illustre, vice-directeur de l'Académie de Guerre.

La guerre dano-allemande marque cette année et la suivante, elle-même encore marquée par la campagne de Hongrie au cours de laquelle se distinguent son frère, le général Paul ou Pavel Iakowlévitch de Rennenkampf, et aussi son cousin, le général Anton Alexandrovitch de Rennenkampf.

Les années suivantes sont pour lui des années de voyage. Et puis, coup sur coup, meurent, le 6 mars 1854, son cousin germain, le colonel Gustave-Magnus de Rennenkampf, héros de Leipzig et de Craonne, dont le nom figure en lettres d'or dans la cathédrale du Saint-Sauveur, à Moscou (détruite par la Révolution), puis, le 9/21 avril, à Oldenbourg, son frère Alexandre, grand chambellan du grand-duc d'Oldenbourg.

En 1855, il est en Égypte, et les 31 août et 3 septembre, le *Journal de Riga* publie un grand et beau récit dû à sa plume et intitulé *Un jour à la frontière entre la Haute-Égypte et la Nubie*. Il s'intitule alors « cultivateur nordique » et il répudie définitivement tous les honneurs, tous les titres dont il est revêtu.

Antérieurement, il a fait de fréquents voyages en Oldenbourg, en Grèce et en Afrique du Nord.

En 1856, le 12 février, il apprend que son cousin, le général Anton Alexandrovitch de Rennenkampf, prend sa retraite. Le 23 novembre 1857, sa belle-sœur, la comtesse Ida de Bombelles, s'éteint à Copenhague. Et le 7 janvier 1858 (26 décembre 1857, selon le style russe), son frère Paul, le général, meurt à Saint-Pétersbourg.

On ignore ce qu'il fait en 1859, mais en 1860, à soixante-seize ans, Gustave de Rennenkampf entreprend un nouveau voyage en compagnie de plusieurs savants européens. Il

s'agit d'observer l'éclipse du soleil à Vittoria, en Espagne, le 6/18 juillet 1860.

Gustave de Rennenkampf, qui possède de vastes connaissances en astronomie, seconde son vieil ami Mâdler, de Iouriew, où il professe un cours d'astronomie et dirige l'observatoire, et conjugue ses efforts avec ceux des autres savants, et c'est lui qui est chargé, à la fin du séjour en Espagne, de rédiger le texte d'adieux et de remerciements au gouvernement, aux autorités et à la population espagnols. Ce document est ensuite revêtu des signatures (dans l'ordre) de : Mâdler, directeur de l'observatoire impérial de Dorpat, Gustave de Rennenkampf, Révérend H.-A. Goodwin, Professeur G. Weyer, de l'Université de Kiel, Révérend J.-S. Perowne, Th.-N. Thiele, candidat astronome, H. Goldschmidt, de Paris, d'Arrest, directeur de l'Observatoire royal de Copenhague, G. Bianchi, de Toulouse, G. Schultz et C. Schultz, de Hanovre.

Les travaux scientifiques de Gustave de Rennenkampf sur l'éclipse observée à Vittoria seront publiés dans l'*Inland* en novembre et décembre 1860, et aussi en volume distinct.

Le 18 juillet a eu lieu l'observation de l'éclipse totale. Le 22, dès le matin, Gustave de Rennenkampf et ses compagnons partent pour Bilbao où d'autres savants paraissent avoir travaillé. Puis, le 25, les voyageurs arrivent à Bayonne par mer, mais Gustave de Rennenkampf n'arrive pas à Toulouse avant le 1^{er} août, car il a attendu à Bayonne son ami Mâdler, dont la femme, Minna, malade, a été momentanément empêchée de poursuivre son voyage.

Gustave de Rennenkampf accompagne le couple jusqu'à Montpellier, et tandis que les Mâdler rentrent en Russie par la Suisse et l'Allemagne, lui, prend la direction de Paris où il arrive avant le 10 août.

Dès le 16 septembre, il annonce son arrivée à Baden-Baden. Il a donc séjourné à Paris un peu plus d'un mois.

fin
A Paris, il s'emploie, comme à Toulouse et à Montpel-
à discuter avec des savants, mais ce n'est que vers la
de son séjour dans la capitale qu'il retrouve son ami
yon, jadis rencontré en Afrique du Nord.

de
son
187
Gustave de Rennenkampf aima infiniment le Dr Guyon
qui fut secourable. Jean-Louis-Geneviève Guyon était
dix ans son cadet, ayant vu le jour à Albert, dans la
Somme, le 5 avril 1794. (Il devait mourir à Alger le 23 août
1870, soit un peu plus d'un an après Gustave de Rennenkampf.) Sa carrière avait commencé sous le Premier
empire, quand, en 1811, on l'envoya en Hollande, à Wal-
chren, en qualité de chirurgien sous-aide. Il y demeura
jusqu'à l'abdication de Napoléon I^{er}, fut réformé en
1814, mais reprit du service dès le mois de septembre
suivant et partit pour la Martinique et la Guadeloupe. Il
devint chirurgien-major en 1822, quitta la Martinique en
1826, se trouva en Espagne en 1827, 1828 et 1829, et en
Amérique de 1833 à 1837.

X 32
repe
des
plus
linje
inter
en
à
ensu
pro
(cho
185
à int
résidait à la Martinique quand, après avoir étudié très
attentivement la fièvre jaune, il se fit inoculer, à plusieurs
reprises, de la matière prise sur la peau ou dans l'estomac
des malades qui venaient de succomber. Il écrivit ensuite
plusieurs mémoires contre la contagion immédiate de cette
infection. En Pologne, il se fit inoculer du sang et du mucus
intestinal provenant des cholériques. Il y avait été envoyé,
en 1831, en mission, lors de l'épidémie de choléra, comme
à Gibraltar, en 1828, pour la fièvre jaune. Il accomplit
ensuite diverses missions scientifiques ; en 1847, dans la
province de Constantine et ses oasis ; en 1850, en Tunisie
(choléra) ; en Tunisie encore, en 1856 ; à Lisbonne, en
1857 (fièvre jaune), et auparavant il avait été chargé de
l'inspection sanitaire des États pontificaux.

mem
d'un
mem
Membre d'une foule de sociétés savantes à travers le
monde, correspondant de l'Institut de France, revêtu
d'une légion de décorations, Napoléon III en fit un com-
mandeur de la Légion d'honneur en 1858.

Il écrivit plus de cent mémoires traitant de la botanique, de la zoologie, de l'anthropologie, de la physiologie, de l'hygiène, de la pathologie (interne, externe et expérimentale), de la thérapeutique, de la toxicologie, et découvrit des espèces nouvelles en botanique et en zoologie. Il écrivit aussi des ouvrages. Mais rien ne le consacra autant que la tâche magnifique qu'il remplit en Algérie, soit comme chirurgien en chef, soit comme médecin inspecteur de l'armée d'Algérie.

Il était depuis deux années à la retraite, ce savant et ami de l'humanité, quand il revit à Paris son digne et noble ami, son semblable, Gustave de Rennenkampf.

Mais quand ils se retrouvèrent, la vie privée du D^r Guyon avait changé. Auprès de lui vivait une jeune femme que le destin avait déjà cruellement meurtrie : Joséphine d'Hélens, veuve du D^r Edmond Foley, un autre « Africain ».

On ne sait pas grand'chose de la jeunesse de Joséphine, sinon que, vers sa vingtième année, un ami lui écrivait : « Faites oublier à votre bonne mère toutes les peines qu'elle a endurées pour vous et avec vous. » Elle apprit à chanter, entra à l'Opéra-Comique et remporta quelques succès, notamment à l'étranger, et à Gand, elle fut « l'idole des Gantois ». Cela se situe en 1853.

En 1857, Joséphine d'Hélens chantait à Alger. Elle y rencontra le D^r Edmond Foley, qui lui fit une cour assidue, guettant impatiemment sa sortie après le spectacle et crachant le sang entre deux rendez-vous. Il était veuf, père d'un enfant de cinq ans, et quand il parla d'épouser Joséphine, la famille Foley s'opposa au mariage. Il tint bon, et le 26 mai 1858, il demanda officiellement la main de Joséphine. Le 5 juin, le père donna son consentement, à regret, le mariage fut célébré à Alger, et quelques semaines plus tard, le couple arrivait à Paris.

C'était le 2 août 1858 à midi. Mais la santé de Foley est si mauvaise qu'il faut partir en toute hâte pour la Suisse.

Déjà Joséphine se repent d'avoir fait souffrir cet homme qui l'adore. Elle dit : « Je n'écouterai plus ma mauvaise tête qui me faisait lui faire de la peine pour des choses insignifiantes... »

Quelques jours passent et le drame se dénoue : le 28 août, Joséphine télégraphie de Genève à tous les siens. Il faut accourir, accourir ! Foley est à bout... « Au plus mal. Il vous attend. Venez sans retard. Je suis dans une cruelle angoisse, seule, éloignée. Ne perdez pas une minute... »

Et Foley meurt, après quelques semaines de mariage. Joséphine d'Hélens repart pour Alger avec son père pour régler ses affaires.

A Alger, elle voit le D^r Guyon, qu'elle devait connaître, car son mari ne pouvait pas ne pas fréquenter la plus haute autorité médicale de l'Afrique du Nord. Vraisemblablement, Guyon aida Joséphine dans ses démarches. Visible-ment aussi, il fut pris d'affection pour elle. Et naturellement, cette affection se changea en amour, car ils vécurent ensemble à Paris et régularisèrent leur situation quelques années plus tard. Il se fallut de peu que le mariage ne se célébrât dans le château de Gustave de Rennenkampf.

Joséphine devait rayonner, resplendir, par sa beauté, son charme, et ses malheurs lui créaient une sorte d'auréole.

Quand Gustave de Rennenkampf vit le couple à Paris, en 1860, son cœur de vieillard de soixante-seize ans s'émut prodigieusement. Il bénit ces deux êtres et admira davantage son savant ami.

A partir de ce moment, et pendant trois années, une émouvante correspondance s'échangea entre la France et la Russie, c'est-à-dire entre Joséphine et Guyon, d'une part, et Gustave de Rennenkampf, d'autre part.

La rencontre à Paris a produit une grosse impression sur Gustave de Rennenkampf. Repartant pour la Russie, et arrivé à Baden-Baden, il écrit à ses amis : « L'âme pleine

d'une tristesse bienfaisante, il m'a été impossible d'observer ce qui m'entourait depuis le moment que vous m'avez quitté jusqu'à mon arrivée ici, et le changement de wagon, les scènes à la douane allemande m'ont fait du bien. Une multitude de pensées, un chaos de sentiments, une grande richesse de souvenirs les plus précieux se bouleversent dans ma tête et je me trouve dans un tourbillon heureux, comme on n'en ressent que très rarement dans la vie, et dont peut-être il n'y a que très peu de personnes, dans ce monde, qui en soient favorisées par le bon, le fidèle Père, dans les hauteurs bénies.

« Il me faudra du temps pour remettre mon intérieur dans la tranquillité convenable. Vous deux, vous m'avez ouvert la vue sur un état de bonheur que rarement on rencontre dans la vie et qui, peut-être, ne peut être acquis que par des peines et des souffrances qui le précèdent. Les jours qu'il m'a été accordé de passer avec vous deux seront toujours pour moi comme une bienfaisante excitation à lutter pour devenir ce que je dois être. Vous êtes donc et vous resterez toujours pour moi un précieux bonheur, comme nous nous figurons certains anges de bénédiction qui descendent des Cieux... »

D'autres lettres suivent celle-ci. Gustave de Rennenkampf prend le chemin de Dresde, afin de rencontrer dans cette ville le docteur et savant Reichenbach, ami de Guyon. Reichenbach lui fera visiter le jardin royal de Pilnitz, dont il est le conservateur, et les Reichenbach écriront à Guyon des lettres bourrées de leur admiration pour cet étonnant Gustave de Rennenkampf. Deux comtesses hongroises également restent sous le charme de la conversation et de la grandeur de ce vieillard. Les médecins aussi sont séduits, car Gustave de Rennenkampf n'a rien à apprendre d'eux, alors qu'ils ont tous « avantage », comme dit Reichenbach, à l'entendre. Dans son pays, il soigne ses paysans, ses amis. En voyage, il fournit des remèdes à ses hôtes. Il recueille ceux qui souffrent, dis-

tribue sa fortune pour adoucir l'existence des infortunés.

De Dresde, il prend le chemin de Lubeck, s'y embarque et arrive en Livonie. L'année suivante (1861), il reçoit la nouvelle de la mort de son neveu, le fils d'Alexandre, dont l'existence lui a occasionné de multiples soucis. Et puis d'autres de ses parentes meurent. Le 21 ou le 22 août, c'est Caroline-Hélène-Léopoldine de Rennenkampf, fille de Charles de Rennenkampf, secrétaire de la Chevalerie de Livonie, et petite-fille du maréchal de Livonie et préfet François-Guillaume de Rennenkampf (1743-1784). Le 17 novembre, c'est Henriette de Rennenkampf, la mère de la précédente.

En 1862, Gustave de Rennenkampf frôle la mort. Auparavant, il a envoyé un legs à la jolie compagne du Dr Guyon. La lettre d'adieux qu'il adresse au couple est admirable. Pourtant, il se rétablit, et à la fin de l'année, Guyon et Joséphine arrivent enfin à Helmet. Il y a deux ans que Gustave de Rennenkampf les attend, et il leur a fait tenir le montant des frais de leur voyage.

En mai 1863, Guyon et Joséphine repartent pour la France. Le mariage qui devait être célébré dans les domaines de Gustave est remis. La révolution polonaise a éclaté entre temps. Guyon, qui désirait se fixer en Russie, a changé d'idée. Assurément, une rupture intervient, car la correspondance ne sera plus jamais reprise. Mais Gustave de Rennenkampf fait encore remettre un bon viatique aux voyageurs par son banquier de Riga.

Désaccord ou ingratitude ? On ne sait. C'est de toute façon un lourd chagrin pour Gustave de Rennenkampf. Il vit ses dernières années dans la solitude, la souffrance et le deuil. Le 22 janvier 1869 (style russe), son cousin Alexandre-Reinhold de Rennenkampf, préfet de Livonie, membre de la Cour suprême de justice (1787-1869) le

précède de quelques jours dans la tombe, puisqu'il s'éteint, à son tour, le 6 février, âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans.

Parmi tant d'œuvres utiles, il avait fondé la Société d'Histoire et d'Archéologie des provinces baltes. Il avait dirigé pendant de longues années l'Association bourgeoise pratique de littérature, afin de répandre l'instruction parmi le peuple et de l'élever. Et cela comptait évidemment plus à ses yeux que d'appartenir à l'Institut royal d'Archéologie de Copenhague et à bien d'autres sociétés savantes.

Avec lui mourut un des derniers, sinon le dernier des grands seigneurs de Livonie, de ces seigneurs qui comprenaient hautement, noblement leur mission sur la terre. Un être d'élite et d'exception, bien que sa propre race dût encore fournir, durant un demi-siècle, des chevaliers de sa valeur, doués de la même vigueur d'âme, mais auxquels les circonstances ne permirent pas d'orienter leur vie uniquement vers la bienfaisance et le perfectionnement de l'humanité.